

Je continuais aussi d'aller de loin en loin chez M. Jean faire de la musique, car après son invitation je ne pouvais m'en abstenir tout à fait. M. Lebel ne me plaisait pas, il était fier et me regardait toujours d'un air d'ennui, lorsque j'entrais. Il traitait nos plus beaux morceaux d'église de vieilles rengaines, et cela m'indisposait contre lui.

Ce jeune homme chantait des duos, des romances, en s'accompagnant d'accords plaqués, qui ne montraient pas une grande science de la fugue ni du contre-point; mais il avait une assez jolie voix, et sans ses mines hautaines, j'aurais été plus souvent l'entendre chez M. Jean.

Louise, elle, était toujours heureuse de me voir; elle me paraissait triste et un peu pâle. Elle me reconduisait chaque fois à mon départ, jusqu'au bout de l'allée, en me serrant les mains, comme pour me retenir, et me disait avec une expression de prière :

Ah! monsieur Florence, venez, venez plus souvent, venez, je vous en prie; si vous saviez combien vous me faites plaisir!

Ces paroles et sa voix me donnaient à penser; je me disais qu'elle n'était pas heureuse, que cela l'ennuyait de chanter avec M. Lebel; je n'en étais pas sûr, mais ces réflexions me suivaient en quelque sorte malgré moi.

Ainsi se passa l'hiver.

Au commencement du printemps, mon fils Paul, qui venait d'obtenir une place de sous-maître à Dieuze, connaissant mon goût pour les bons livres, m'en envoya deux, que j'ai lus et relus depuis plus de cent fois.

C'étaient d'abord les *Mélanges de morale et d'économie* de Benjamin Franklin, président de la Pensylvanie, dans les États-Unis d'Amérique; ensuite le *Discours* de George Cuvier, membre de l'Institut, sur les révolutions de notre globe.

J'étais tellement heureux de m'asseoir au fond de mon petit cabinet en haut, pour lire ces deux ouvrages, que j'en oubliais tout le reste; c'est à peine si je m'aperçus cette année-là du retour de la belle saison; la côte, les jardins, les vergers avaient des fleurs depuis longtemps, que mes jeudis et mes dimanches se passaient encore tout entiers à cette lecture.

Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin! Est-ce qu'on peut voir rien de plus juste, de plus raisonnable que ses préceptes aux ouvriers? Par exemple lorsqu'il dit :

« L'expérience tient une école dont les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les imbéciles puissent s'instruire.

« Les bons ouvriers veulent tous se perfectionner dans leur état; ils sentent tous le besoin de voyager; mais pour voyager avec fruit, il ne faut jamais laisser passer sans le bien voir, et sans se demander: A quoi cela sert-il?

« Si tu ne voyages pas comme cela, autant rester dans ton village; tu verras partout des arbres verts, des maisons blanches et des animaux à quatre pattes.

« Lorsque dans un village tu trouveras beaucoup de cabarets, sois sûr d'y trouver aussi beaucoup de fainéants.

« Quand tu ne rencontreras pas les paysans aux champs dès l'aurore, sois sûr qu'il sont à boiro jusque minuit.

« Quand tu verras beaucoup de jeunes filles pâles et maigres, c'est qu'il y a beaucoup de salles de danse et peu de travail.

« Quand tu verras les marchands faire des parties de plaisir pendant la semaine, gare aux banqueroutes.

« Quand tu entendas souvent sonner les cloches, mets beaucoup de liards dans ta poche, les mendiants ne manqueront pas.

« Un pays où les routes sont mal entretenues n'annonce rien de bon à celui qui cherche de l'ouvrage; passe ton chemin.

« Où tu verras les paysans saluer les messieurs jusqu'à terre, n'arrête pas: il y a dans les environs un tyran du village; si tu ne tombes pas sous sa griffe, ses valets te duperont.

« Où tu verras beaucoup d'avocats et de médecins, prends garde d'être malade ou d'avoir des procès.

« Si tu arrive dans un pays où les routes sont belles, où l'on ne voit pas de champs en friche, où les mendiants n'encombrent pas les carrefours, où les étrangers sont reçus cordialement, où les écoles et les hôpitaux sont les plus beaux bâtiments de la ville, arrête-toi là, mon fils tu es dans un pays habité par de braves gens, qui ont la tête et le cœur bien placés.

« Si tu vois au contraire de pauvres cabanes autour d'un beau château, passe vite!... On y pleure souvent.»

On voudrait pouvoir citer ce livre d'un bout à l'autre!

Quant au *Discours* de George Cuvier sur les révolutions du globe, c'est tellement grand et tellement clair, qu'après l'avoir lu, j'en devins pensif pendant des semaines et des mois. Cela renversait toutes mes idées sur la création du monde en six jours. L'Éternel me parut alors encore mille fois plus sublime, puisqu'il n'avait pas créé le monde une seule fois, mais un grand nombre de fois, en le renouvelant de fond en comble dans sa terre, dans ses rochers, dans ses plantes, dans ses animaux, dans ses milliards d'astres, depuis la cime des airs jusqu'au fond des abîmes, tantôt par le feu, tantôt par le débordement des mers, tantôt par celui des fleuves et des lacs, tantôt par les glaces ou d'autres moyens inconnus.

Et comme les plantes anéanties, les débris de toute sorte, les ossements des animaux disparus sont restés dans chaque couche de terre ou de sable, pour marquer ces révolutions prodigieuses, personne ne peut nier qu'elles aient eu lieu. Les preuves en sont encore là, chacun peut les voir.

Aussitôt je résolus de compléter mes collections de plantes, par celles des différentes flores antédiluviennes dans notre pays. Le printemps était tout brillant de soleil; et les montagnes de la Sarre blanche et de la Sarre rouge, déchirées par des centaines de petits torrents qui découvrent les couches géologiques jusqu'à mille et douze cents mètres de profondeur au-dessous des sommets, me promettaient une riche moisson.

Depuis la construction des routes, on ouvrait aussi de tous les côtés des carrières; mes anciens élèves y travaillaient, j'étais sûr d'être bien reçu par eux.

Tout de suite une longue table de sapin fut disposée dans mon cabinet, pour recevoir les trouvailles que j'allais faire. J'avais recouvré toute l'ardeur de ma jeunesse pour la science, et le jeudi, de grand matin, à la fraîcheur, ma croûte de pain et ma petite fiole de kirsch dans le sac, ma boîte de ferblanc pendue sous le bras, je partais comme à vingt ans. J'allais au loin, dans les gorges de la Sarre et du Blauc-Ru, suivant les ravins, les torrents desséchés, sous le soleil de midi; car alors ce n'était plus à l'ombre des bois que je pouvais faire mes recherches, sous les mousses, les genets et les bruyères, c'était